

# Mon ami "Pommette"

Autor(en): **J.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **53 (1915)**

Heft 23

PDF erstellt am: **14.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-211336>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

offerte par la maîtresse de céans. Il se découvre et pose son chapeau sur le bord du lit.

Puis, cela va sans dire, M. Marmouan et le conseiller sont bientôt en train de trinquer, tout en causant avec animation.

Sur ces entrefaites, les deux demoiselles Raisin, les filles du conseiller, arrivent de la promenade. Elles se découvrent également et posent leurs chapeaux tout près de celui du curé.

Quand ce dernier se dispose à rentrer, par distraction — peut-être qu'il fût quelque peu victime du liquide doré, capiteux et perfide — il met la main sur le beau chapeau aux couleurs voyantes de l'une des jeunes filles et le laisse sien.

Les gens de la maison s'aperçoivent de suite de la méprise. Mais, en dépit de tout le respect qu'ils portent sincèrement à leur pasteur, ils ne peuvent se priver de la bonne occasion de rire un brin innocemment. C'est pourquoi ils se gardent bien d'aviser M. Marmouan de sa ridicule erreur.

Et le bon curé traverse la rue principale de Prazvert, couvert du chapeau de Mlle Raisin, pour la plus grande joie des libertins du lieu qui s'ébaudissent et au grand scandale des bonnes bigotes qui redoutent déjà une catastrophe pour la religion.

Tout de même, à l'extrémité du village, à cause d'un ruban dénoué qui lui caressait la tempe gauche, le curé s'aperçoit de la farce qu'il s'était lui-même joué. Prestement il enlève son *couvre-chef modern style*, et mi-confus, mi-furieux, il s'en retourne sur ses pas rendre à César ce qui appartient à César.

Aux reproches amers du curé, toute la famille Raisin de jurer ses grands dieux qu'on n'avait pris garde à rien. On n'est jamais trahi que par les siens!

On parla longtemps dans la paroisse du chapeau du curé Marmouan.

MAURICE GABBUD.

### LO SONDZO DAO COSANDAI

On cosandai qu'étais mau en train et que teniai lo lhi fasâi totè lès nés on sondzo que lo mettâi ein nadze et lo fasâi advri dès ge coumeint lo poing.

Et sêdè vo cein que veïssai dein ci sondzo? On drapeau grand d'na pousa et de totè lès couleurs : vè, dzauno, rodze, blianc, bregolâ, enfin tot cein que vo pâodè imaginâ. Et la moo teniai lo mandzo daô drapeau, que flottâve à la bise, drai dessus lo lhi.

Mâ, ditè vo, à pâ la moo, lai avai rein de bin terriblio à vère on drapeau quand bin l'irè rudo grand...

Acutâdè! Cè que lo pourro diablo recognes-sâi su ci drapeau ti lè bocon dè drap, de milanna, dè triège, que l'avâi robâ à ti clliâo qu'é-tiont venus se fère veti lsi lli.

Et lè cein que l'épouairivè tant!

A. R.

### LE BILLET CIRCULAIRE

Ce soir-là, dans la grange de Mathod où notre section devait passer la nuit, le silence s'était fait. Soigneusement enroulés dans nos couvertures de campement, harassés par une interminable journée de manœuvres, nous commençons à nous endormir lorsque, soudain, la porte de la grange et la bouche du brave Beaupignol, de la II du 8, s'ouvrirent simultanément avec fracas.

— Alors, quoi! s'écriait Beaupignol. Y dorment déjà tous, ces tonnerres de gaillâ! Nom de sort, de nom de sort! Salut la compagnie! Honneur et respect. Et s'y a des dames par là-dedans, y faut pas qu'elles aient peur. On ne veut point leur z'y faire de mal!

— Assez! Assez! gros taborgnau! Va te coucher! Tu ne pourras donc jamais rentrer comme tout le monde!

Pas intimidé le moins du monde par un genre de réception auquel il était depuis longtemps accoutumé, Beaupignol, lourdement, avançait dans les ténèbres, écrasant un pied par ci, broyant une main par là, tombant, se relevant, riant aux éclats. Repoussé de partout, bousculé, rabroué, il finit cependant par retrouver sa place dans le rang sur la paille. Alors ce fut une autre chanson :

— Ties-ce qui m'a pris ma couverture? Sergeant, allumez-voï une minute. Je voudrais voir quel est le brigand... En voilà des manières! On se croirait pardi à Berne, quand y z'ont volé le billet circulaire à ma bourgeoise!

— Tu as été à Berne, toi? interrogea un loustic.

— Je pense bien, reprit Beaupignol, et même beaucoup plus loin, jusqu'à Zurich, dans le fin fond des Allemagnes. C'était quand on a fait notre voyage de noce...

— Pas possible!

— Parfaitement! Et même qui m'en est arrivé une toute forte. Fidierez-vous qu'on avait deux billets circulaires, un pou moi et un pou ma femme, avec retour par Soleure. Voilà-l'y pas qu'à Berne un de ces bougres de pique-poquète, comme y disent, attrape le billet de ma femme qu'elle avait pourtant bien caché dans son corsage. Et, adieu je t'ai vu! Qui-là, par exemple, y faudrait pas qui tombe dans mes mains, charrette!

— Qui ça, le corsage?

— Non, le pique-poquète. Malheureux! En voilà un qui passerait un tout vilain quart d'heure. Enfin, que faire? Après réflexion, on a décidé que la bourgeoise retournerait directement dans le canton de Vaud...

— Toute seule?

— Naturellement! Alo, moi, n'est-ce pas, j'ai fini le voyage de noce sans ma femme...

— C'est pas possible!

— Que c'est même la vérité toute pure! Dès le moment que j'ai un billet circulaire, j'étais bien d'obligé de continuer à circuler, voyons!

M.-E. T.

**Hécatombe.** — Un brave homme dont le lit est assailli par les punaises et qui vient de passer une nuit de torture, à son lever, saute à la droguerie voisine.

— Donnez-moi, s'il vous plaît, de la poudre pour les punaises.

— Pour combien en voulez-vous?

— Oh! pour des milliers!

### MON AMI « POMMETTE »

Ça y est! Mon ami Pommette vieillit. « Pommette » est son surnom.

Oh! il vieillit! Il s'en défend comme un beau diable; mais c'est en vain. Il vieillit. Adieu, les beaux rêves d'antan.

Il y a quelque temps déjà que, nous, ses amis, nous en doutions. Mais nous ne voulions pas y croire. Vieillir, sans nous, ses contemporains, ce n'était pas possible. Ce n'était pas « chic », en tout cas.

A moins que nous ne vieillissions aussi, sans nous en apercevoir, comme Pommette? C'est possible, après tout.

Parce que vieillir, ce n'est pas additionner les années, comme on le pourrait croire. Ça ne veut rien dire, ça. On sait bien qu'il y a des « vieillards de vingt ans » et de « jeunes octogénaires ». Les uns et les autres ne sont pas rares. Les années ne font rien à l'âge. Vous ne prétendez pas, en effet, qu'à chacun de vos anniversaires vous sentez réellement le poids d'une année de plus? C'est au cœur que se marquent les « coches ». Or il y a des cœurs qui retardent; les cœurs féminins, par exemple — mais il est vrai que c'est par... « principe ». Il y a des cœurs qui marquent vingt ans à cinquante. Heureux retardataires!

Vieillir, c'est tout autre chose.

Ainsi, il y a une année, chez Pommette, j'avais remarqué, pour la première fois, sur son lavabo, un « flacon de pharmacie ».

— Mais qu'est-ce que cela veut dire? vous écrierez-vous, peut-être? Il n'y a rien là que de très naturel.

Sans doute. Mais, avant, il n'y en avait pas, de « flacon de pharmacie », sur le lavabo de Pommette. Or, quand le premier y fit son apparition, ça signifiait tout simplement que Pommette n'était plus « très bien ». Il avait un mal, un mal chronique, puisqu'il avait là, sur son lavabo, c'est-à-dire à portée immédiate de sa main, le remède. Il avait, ou croyait avoir — ce qui est absolument la même chose — un mal chronique. Il en suivait la marche, l'étudiait, l'interviewait. C'était son mal, quoi!

L'autre jour — je n'y étais pas retourné depuis le début de la guerre — je vais faire visite à Pommette. Il y avait quatre « flacons de pharmacie » sur son lavabo! Diab! diable! Pommette avait donc ou croyait avoir quatre maux, chroniques aussi, sans doute, les trois derniers, puisque les flacons « à agiter » étaient là, sur le lavabo, à portée de la main.

Et ces quatre maux, il les étudie, les suit, les interview. Il m'en a même parlé. Il n'avait ja mais rien dit du premier à ses amis. C'était un mal pour l'intimité.

Maintenant, il a ses maux, ses maux publics. Il ne saurait plus s'en passer. Il va finir par les aimer. Et ce sont eux qui prendront désormais la direction de sa vie. Ils vont complètement bouleverser, vous verrez!

Quand on est jeune, on a des maux aussi, plus violents peut-être, mais on ne s'attarde pas avec eux. Il y a incompatibilité.

Lorsqu'on commence à compter avec les maux, à les écouter à les étudier, c'est qu'on vieillit. Or Pommette vieillit. C'est incontestable.

Du reste, il y a d'autres symptômes. Pommette a pris des habitudes, ses habitudes. Il a réglé sa vie, avec une minutie qui augmente chaque jour. Il devient peu à peu le « monsieur qui a de la volonté ». Ce n'est peut-être que de la manie. Pommette vieillit!

Et puis, Pommette se complait à évoquer avec un attendrissement qui frise parfois la sensiblerie, le souvenir « si doux » de son jeune âge.

Vous croyez, peut-être, qu'il regrette la disparition de sa vigueur, de ses ardeurs de jeune homme? Point du tout. C'est le « bon vieux temps » dont il déplore la fuite. Et, pour lui, le bon vieux temps n'est pas, comme vous pourriez le supposer, le temps de nos arrière-grands-pères, le temps des diligences et des crinolines. C'est le temps où il était enfant, puis collégien, puis étudiant. C'est avec un air et d'un ton vraiment extraordinaires qu'il parle de ce « bon vieux Lausanne ». Où est-il, hélas!

Il est évident que depuis le temps où Pommette avait vingt ans — il en a aujourd'hui cinquante et quelques — Lausanne a changé, beaucoup changé. Mais Genève, Berne, Pétersbourg, New-York, Paris, Londres, ont aussi changé, beaucoup. Et les gens de même.

Si, brusquement, quelque fée facétieuse, de sa baguette magique, nous ramenait au « bon vieux temps de la jeunesse de Pommette », il en serait le premier puni. Que ferait-il de ses quatre maux chroniques, eux qui « l'obligent » à prendre le tram pour aller de la gare à St-François, et qu'il faut traiter avec des remèdes de dernier cri, à noms barbares, qui n'existaient pas lorsqu'il avait vingt ans?

Pommette consulte le baromètre, non point quand il projette une excursion en campagne ou en montagne; il n'en projette plus, ne pouvant mettre d'accord ses quatre maux chroniques; il consulte le baromètre tous les jours.

s'inquiète vingt-quatre heures à l'avance du temps qu'il va faire. Jadis, à moins qu'il n'y ait un projet à la clef, peu lui importait le temps. Il aimait mieux le soleil que la pluie, nature! mais celle-ci ne l'engringait pas. Elle a certains charmes indirects qu'il ne dédaignait point.

Souvent ses quatre maux chroniques tiennent lieu de prophètes du temps à Pommette. Mais il va quand même consulter le baromètre de St-François. Et c'est toute une histoire quand cet instrument n'est pas d'accord avec les quatre maux.

Pommette, mon vieil ami Pommette, tu vieilliss. Tu vieilliss, il n'y a pas!

J. M.

### ON DZO DÈ VOTA

On bon vilio municipau d'on veladzo tót proutès dè X... et qu'amève bin quartettà on pou lo demèindzo, apri lo pridzo, étai alla vòta ào chef-lieu daò cercle po nonmâ on grand conseillî.

Ma fâi, quand l'èut votâ, noutron municipau alla bâirè quoquès vèrès avet daï cognèssances et vé la né, quand falliu retorna à l'hotô, l'étai on pou... ovalè.

Li coumeinça à se mettrè ein route, ma n'avancivè diéro; verivè coumein on muton qu'a lo vertige. Alo se dese dinse :

« Ci commerce ne pào pas durâ! »

Aò mîmo moment sè fot dein lo terrau. Tandî que l'edzevatâvè lè dedein, on antro municipau vint à passa perque, quoui l'âi crié :

— Que d'au diablîo fa tou quie?... Qu'as-tou?... On derâi que te vint fou!... ào bin se tè malâdo?

L'autro que sè débarbouillivè dein lo pacot, l'âi repond :

— L'âi ia... l'âi ia... que iè traou vòta, vouai-quie tot!

Ora, vo z'autrè, vo faut fèrè atteinchon de ne pas adi trâo votâ, dêman, ein allein derè oï po l'impo dè guierra.

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

## LES ANES D'OUCHY

PAR BENJAMIN DUMUR

II

L'EXCELLENTE fille méritait d'être heureuse. Elle le fut. François Perrin ne manqua pas à sa parole, il épousa sa cousine et se montra toujours tendre et empressé. Il faut bien dire que, grâce au service du bateau à vapeur, les nouveaux mariés ne se voyaient pas tous les jours, surtout dans la belle saison. La lune de miel dura donc longtemps.

Cependant, Mme Bernard avait de l'ouvrage plus qu'elle n'en voulait. Elle passait ses journées au bord du lac, le savon à la main et la planche à lessive devant elle. Le petit Louis, son fils, était à ses côtés, couché bien commodément dans une corbeille à linge qui lui servait de berceau. De cette façon, l'heureuse mère n'était jamais inquiète de son nourrisson, étant là, prête à le soigner s'il avait besoin d'elle, et pouvant le faire à son aise, puisqu'elle travaillait pour son compte.

Il en résulta aussi que le petit Louis ne fut jamais serré dans des langes et qu'il put toujours battre l'air de ses bras potelés et de ses pieds mignons; il put aussi se rouler d'un côté à l'autre de la corbeille, ce qu'il fit bien vite, car de jour en jour il devenait plus fort et plus alerte, quoiqu'il ne grossît que très lentement. A cinq mois, le petit Louis avait quatre dents blanches, deux en haut et deux en bas. A un an il savait parfaitement marcher.

Ma chère lectrice, si vous avez un poupon, élevez-le d'après la méthode que je viens de vous indiquer. Croyez-moi, vous serez satisfaite du résultat. Mais surtout n'allez pas oublier, vers les 10 ou 11 heures, de dresser une planche à lessive devant la corbeille, comme le faisait Mme Bernard. Il est très important, au milieu du jour, de préserver le petit des rayons du soleil.

Jusqu'à quatre ans, Louis porta une robe d'indienne piquée vert et rouge et ne se distingua guère de la petite Jenny Perrin, rondellette comme sa mère, sa compagne de tous les jours. Combien il se réjouissait de porter un costume plus masculin! Enfin Mme Bernard combla les vœux de son fils. Elle lui arrangea un costume fort commun dans nos campagnes; je veux le décrire. Il avait d'abord le mérite d'être très simple, composé d'une seule et unique pièce. Mme Bernard en tailla deux complets dans sa vieille jupe bleue. C'était un pantalon descendant jusqu'à la cheville seulement et cousu à une sorte de taille à manches. Lorsque le petit Louis avait mis sa chemise, il n'avait plus qu'à enfiler ce gilet-habit-pantalon, à le faireagrafer par sa mère, et tout était dit. L'enfant, d'ailleurs pieds nus et tête découverte, sauf le dimanche, pouvait se rouler sur le sable du rivage.

Le petit Louis Bernard et Jenny Perrin gambadaient donc ensemble, près du lac, sous la surveillance de la veuve du régent. Ils se vautraient sur les tas de sable, s'y enfonçant jusqu'au milieu du corps. Lorsque parfois l'un d'eux y restait pris, c'était alors des rires et des cris de joie, sans parler des efforts qu'il fallait faire pour se dégager. Mais le rivage du beau Léman offre bien d'autres ressources. En retournant sa manche jusqu'à l'épaule, on peut creuser, à une petite distance du rivage, de charmants trous circulaires. Le fin gravier, d'abord aussi sec et aussi chaud que celui du grand désert, toujours prêt à s'ébouler, s'humecte peu à peu; à mesure que l'on descend, il devient pâteux, puis enfin on arrive à l'eau. Quelle joie alors, d'avoir construit ainsi un véritable puits! Il faut l'agrandir, l'entasser sur les bords, lui donner la forme voulue. Or, voici que, pendant l'opération, un corps dur se présente: c'est un morceau de tuile, qui, avec une révoltante obstination, ne veut pas se laisser enlever. Il s'agit de creuser un autre puits à une petite distance. Arrivé à une certaine profondeur, on tourne à droite pour établir une galerie. On arrive au caillou obstruant, et alors... alors le petit Louis et Jenny Perrin peuvent, en enfonçant chacun le bras dans leur trou respectif, se toucher le bout des doigts sous terre! Les deux enfants savaient aussi construire dans le lac des ports en miniature. Ils savaient y faire naviguer des coquilles de noix ou des feuilles de chou. Parfois Louis entraînait dans l'eau jusqu'à mi-jambes, et si, à force de persévérance, il était parvenu à chasser un petit poisson dans le mur d'enceinte, bientôt le port se trouvait transformé en étang. Que n'avez-vous pu voir alors les soins dont l'heureux prisonnier était l'objet! On le mettait à l'ombre sous une pierre, on ornait sa chambre, on creusait une alcôve; hélas! rien n'y faisait: les poissons sont ingrats, ils se laissent toujours mourir, uniquement, semblait-il, pour désoler leurs bienfaiteurs. Ainsi va le monde, toujours une larme à côté du sourire.

Malheureusement, on ne peut pas jouer toute sa vie! La même semaine, Louis et Jenny entrèrent à l'école; ils avaient l'un huit ans, l'autre sept: tous deux savaient lire, mais on apprend bien autre chose chez monsieur le régent. — Ce sont d'abord les psaumes et le catéchisme, et puis vient la grammaire. On y apprend à distinguer les voyelles des consonnes: *u* est long dans *flûte* et bref dans *culbute*. C'est ensuite la géographie ou description de la terre. Ah! pour le coup, voilà qui est intéressant. Le petit Louis était tout oreilles. Il aurait pu redire mot à mot tout ce que Monsieur avait raconté des Esquimaux, des grandes baleines et du désert que les Arabes traversent, perchés sur la bosse de leurs dromadaires. Quant au calcul, ça lui allait: c'est que Louis Bernard trouvait presque toujours sa multiplication juste et Jenny Perrin était bien aise de pouvoir copier les chiffres écrits sur l'ardoise. Ah! qu'elle savait bien, du coin de l'œil, regarder par-dessus l'épaule de son ami! Celui-ci laissait faire; en bon garçon.

Les années se passèrent. Louis avait quinze ans, il était le premier de l'école. Sa mère travaillait toujours; elle lavait et repassait pour tout le monde, mettant de côté franc sur franc, sans en rien dire. Elle avait son projet. Il ne s'agissait de rien moins que d'envoyer son fils étudiant à Lausanne et de lui donner la vocation du cher défunt. Mais qui peut tout prévoir? Un beau matin, après des fatigues excessives, Mme Bernard se trouva indisposée; elle resta au lit, pensant que cela passerait. Il n'en fut rien; le jour suivant elle était plus mal encore

et ne put se lever. On consulta le médecin, qui dit que c'était du rhumatisme et ordonna des ventouses. La mère Suson, qui devait les appliquer, fut bien irritée lorsqu'on lui dit que le médecin était venu. Il n'y connaissait rien... du rhumatisme! quelle sottise! répétait-elle en levant les bras au ciel; c'est tout simplement le sang qui se tourne, ma pommade fera tout passer. Et la grosse Suson, clopin-clopant, car elle commençait à se faire bien vieille, alla chercher sa pommade. On en frictionna matin et soir les jambes de la malade pendant huit jours, mais ce fut en vain. Mme Bernard ne put bientôt plus marcher, et elle souffrait beaucoup.

— Voilà ce que c'est que de consulter le médecin et d'en faire à sa tête, disait la mère Suson; puis elle prenait sa prise en continuant à maugréer. Elle avait tort; à quoi servent les récriminations, je vous en prie, lorsque le mal est irréparable? Plusieurs semaines se passèrent ainsi. Les francs amassés un à un avec tant de peine s'en allaient si vite, si vite que c'était une misère. La pauvre veuve pleurait bien souvent quand elle était seule, non pas tant de douleur aiguë, que de voir ses projets réduits à rien. Un soir qu'elle avait les yeux tout rouges, elle entendit quelqu'un entrer dans la chambre. C'était le petit Louis qui revenait de l'école. Il s'assit près d'elle, à côté du lit, et lui prenant la main dans les siennes :

— Mère, dit-il, je viens de conclure un arrangement.

— Et lequel, mon chéri?

— J'avais entendu dire que M. Marlet avait besoin de quelqu'un pour conduire ses bêtes, rapport à Jean qui est retourné chez lui; je me suis présenté, voici les arrhes

Mme Bernard retira vivement la main.

— Tu as fait ça! s'écria-t-elle.

— Oui; en serais-tu fâchée, bonne mère? J'aurai mes quinze ans à la St-Martin; je suis plus fort qu'on ne croit, je soulèverai bien les sacs, va!

La veuve du régent se tut. Cette idée que son Louis irait conduire les ânes lui faisait mal; mais elle ne savait comment le dire. Enfin, n'y pouvant plus tenir: Ah! mon pauvre enfant, mon pauvre enfant! murmura-t-elle; et se cachant la tête dans la couverture, elle sanglota bien fort. — Alors seulement Louis commença à comprendre, mais il n'en laissa rien voir. On avait assez longtemps travaillé pour lui, répétait-il d'un air convaincu; les choses ne se passeraient plus comme ça; son tour était venu de faire aller le ménage. Là-dessus il déclara qu'on en avait assez parlé, puis il embrassa sa mère. — Mme Bernard comprit qu'elle avait un brave fils, qui ressemblait au défunt; cette idée la soulagea et lui fit prendre son mal en patience.

Or, il faut que je vous parle de M. Marlet. C'était un curieux compère, un de ces hommes qu'on ne voit pas tous les jours, ignorant, mais plein de moyens naturels, un fin retors, comme on disait dans le pays; dommage seulement qu'il cessât un peu trop la bouteille. Il avait une jolie petite fortune, que chaque année il augmentait avec son commerce de molasse, de pierres de taille, de chaux et de sable. Il possédait un brigantin, plus douze à quinze ânes, qui continuellement faisaient le trajet d'Ouchy à Lausanne et de Lausanne à Ouchy, sous la conduite d'un petit domestique. Maître Marlet surveillait les affaires. De temps en temps, il se rendait en Savoie pour visiter les carrières qu'il faisait exploiter. Du reste, il était toujours là sur le port d'Ouchy, lorsque le brigantin arrivait, pour assister au débarquement, pour tout conduire de sa grosse voir et de son œil gris clignotant. Lorsque la cargaison était sur le rivage, le patron de la *Couvreuse*, accompagné des deux bateliers placés sous ses ordres, invitait M. Marlet à venir boire un verre au café du Port. L'offre ne manquait jamais d'être acceptée, et l'on s'installait en vis-à-vis, les coudes sur la table de sapin. Le verre durait longtemps. Il fallait passer en revue l'humidité, le soleil, la maladie des raisins, les carrières de Meillerie, etc. Lorsqu'on était sur ce chapitre, la grosse figure enluminée de Marlet s'épanouissait d'aise, il se sentait propriétaire; vite il faisait venir une seconde bouteille. Ainsi se passait l'après-dînée, au milieu de la fumée du brûlot et des éclats de rire. Ah! c'est que M. Marlet en disait des sottises et des gaudrioles, il vous aurait fallu entendre.

(A suivre.)

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.